



©Marion Senones. Petite bergère.

L'éternité tutoyée

Valéry Meynadier

*"L'instant bat des paupières dit quelque chose
écoute ouvre les yeux ferme-les
la marée se lève
Quelque chose se prépare "*
Octavio Paz

Pour Agathe...

Pas elle, s'il vous plaît, pas elle, là-devant moi...
Pure sang, elle me cingle le sang.

La première fois que je l'ai vue, c'était au concert de Marianne, sur la gauche, allongée par terre ou encore assise en tailleur avec des bambins qui dormaient sur elle, entre ses jambes, partout sur elle, concentrée, étrangère au reste du monde...

Tout d'abord, je n'ai pas su si j'avais affaire à une femme versée dans l'androgynie ou encore à un homme tombé dans l'androgynie.

Un ? Une ?

Je me suis attardée jusqu'à savoir.

Ce genre de frontière indistincte me ressac les reins.

Quand la femme s'est précisée, je ne l'ai plus quittée des yeux. Trop entourée sans doute pour que je m'en mêle et si jeune aussi... Somnambule sur mon fil, je suis repartie, je ne me réveillerai pas de ce rêve. Langoureuse fredaine, elle m'a accompagnée sans regret, juste ce qu'il faut pour que l'amande déclare sa furie, doucement, pas à pas, puis je l'ai oubliée, ne perdant pas de vue, toutefois, son existence dans cette vie-ci. Mon oeil sur elle avait pris racine, cela me suffisait. Quand une amie, trois semaines, un mois plus tard, me dit : je viens avec une amie.

Venez, venez !

L'amie, c'était elle.

Elle sur mon palier.

Elle.

J'étreins le même vertige, je m'y retiens, je tombe et je crie déjà, là, sur mon palier. J'en appelle à mon pouvoir de discrétion si puissant que ma langue au galop lui dit que je l'ai déjà vue, au concert de Marianne... Je me mords les lèvres mais j'ai déjà son goût ; pas elle chez moi, s'il vous plait...

Lui interdire de rentrer ?

Le sol se dérobe ou je me dérobe, elle me déborde et je la regarde attentivement, je suis son tracé qui sort de mes rêves. Elle est d'une évidence qui me brûle les yeux, mon ventre sort de sa tanière, je me prosterne devant le Soleil, toute Lune je suis, je passe de quartiers en quartiers.

Ses yeux se souviennent de ce lac limpide en haut de la montagne, que je n'ai jamais vu, que je gravis en la regardant à m'y noyer.

Musique !

Ce que je sens ne trompe pas mais /
le réel /

t'en fais quoi ? Elle a quinze de moins !

Cervelle de mollusque, hydrocution, j'abdique, je me repê-
che, la musique me tance, me remodèle, je suis un djembé sous
la pluie de mon désir.

Je regarde ailleurs, mon rôle a le dernier mot- que je crois-
je veux dire un nom et c'est le sien, jaillissant, qui sort de ma
bouche... chienne de bouche... oh oui.....

Oui /

mais j'en fais dix de moins et elle dix de plus /

Et ta mère ?

Le rêve touche à sa fin, l'atelier est fini, je me réveille, au
revoir au revoir ; elle ne s'approche pas ; on ne se fait pas la
bise...

Ouf, je respire, jaune mais je respire...

Et me souvient /

Elle était là, chez moi, sur ma terrasse en conquérante, elle
s'est assise dans un fauteuil, le rouge, j'y vais de ce pas - dans ma
cuisine, quand elle s'est étranglée et je lui ai donné du miel - s'est
assise là par terre et puis dans ma chambre, elle s'est dérou-
lée jusque dans mes wc, chez moi, elle était là...

Je caresse l'immensité sans manteau qu'elle a déposée. Frontière
au nœud de mon cœur.

Tous feux éteints, je savoure sa bouche aperçue à l'angle
de la roche ; j'aime son menton avisé, en proue de l'avenir,
quant à sa fossette édifiée, l'arbre centenaire que j'y sens pous-
ser me donne tous les fruits filants des étoiles...

On ne peut aimer son rêve, Raison, je sais, fi de ton calen-
drier, les solstices sont aussi mon affaire.

Juste... son dos incestueux entre mâle et femelle... juste ses yeux épris de ciel d'orage et de printemps criminels... juste ses mains... juste dans ses cheveux en émeute, le front contre le temps, je tiendrai le temps que je tiendrai contre le portail de mes cent ans, je suis prête- encore et toujours tu le sais, ce rêve là- je ne puis /

Seulement, le lendemain, par hasard, je te la rencontre !

Elle pousse la porte de la librairie où je suis... D'un coup j'embrasse le silence, là, devant moi, vêtue d'une robe noire seyante et de chaussures à lacet qui s'entortille autour de ses chevilles, sa nuque est un moment hors du temps. Alors, je me mets à parler, je ne sais pas ce que je dis. Elle ne doit plus apparaître dans mon champ de vision. Comme si elle m'arrachait toutes mes larmes et m'en faisait un bouquet d'artifice.

Le lendemain, en train de boire un verre avec un ami, elle m'appelle pour me proposer un système de troc : elle vient à mon atelier sans payer et en échange, elle m'invite au cinéma, et elle s'amuse, me dit madame et me vouvoie. Je rêve. J'ai dix-huit ans, pire quinze, je tombe sans retenue. Je raccroche et j'avoue à mon ami, cette tentatrice, sa lisière entre les deux sexes et l'âge ingrat. C'est terrible, dis-je, je tombe quand il me dit : ce n'est pas elle qui arrive ? Je me retourne, c'est elle. Il n'y a plus de place, même pour un mot.

Je sursature quand je la vois et j'aime ça, je sens alors tout l'espace abrité en moi et la terre à côté est minuscule.

Son nom m'échappe, connaître le nom de cette fille est impossible. On ne nomme pas nos rêves.

Elle joue avec mes terminaisons nerveuses et j'aime ça. Trois fois seulement et déjà, saturée, sursaturée, je dois trouver le courage de fuir...

Forcément, bonjour et au revoir et je lui dis, histoire de parler, que je m'en vais maintenant faire un bout de slam à la Pleine Lune... Et elle de venir à la Pleine Lune... Je suis déjà partie...

...Presque minuit, tu m'envoies un texto, tu réitères ta proposition de cinoche et me dit : « La lune est vide de ta présence ».

Longtemps, le front indécidé, je suis restée devant l'impensable. J'ai éteint le portable. Impossible de te répondre. J'ai les rêves jaloux.

J'ai parcouru tant de silences avant toi.

De verbes escarpés.

De temps en temps ton sosie, jamais toi.

Là, c'est toi.

Je tutoie l'éternité.

Profil bas, le lendemain matin, je te réponds, les dents serrées- toutefois émue par ton audace, je commets l'imprudence de te dire que je passerai à ton travail, à deux pas de chez moi.

Laborieuse journée, tourne tourne en rond, demain tourne de l'œil, je descends, je me rends là où tu es.

Juste...

Il est 17 h50... Comment savoir que tu quittes à 18 h et me propose de boire un verre, là, maintenant ; je ne reviendrai pas de tes yeux, quand ton rire de mangue m'engage dans l'anneau. Tu contournes le comptoir, pour me faire la bise et ta main sur mon épaule.

D'accord, je t'attends. Je tombe éperdument. C'est là que tout a commencé ou ailleurs, au concert ou demain, 18 juin 2007, sous le signe de la madrugada...

Le temps de parler est court, celui de se taire est sans mesure, viens, faisons acte de silence, main dans la main, l'une dans

l'autre, soufflons sur la fidélité de nos mortes insoumises et qu'elles retombent, blanches comme neige, en cendres vives, plus profondes encore, dans le sillon de nos mémoires, en sol-fège nuptial, goutte à goutte d'argile - vienne la terre.

Sous l'agate accosta mon nom.

